Introduction

Voici voilà le tout premier texte d'un livre de voyage, mi-carnet mi-récit, écrit presque deux ans après sa fin. Un court texte qui introduit les souvenirs – ci factuels et précis, là vaporeux et lointains, ci cocasses et légers, là intellos et militants – d'un premier voyage au long cours, réalisé en 2011, d'avril à octobre. Le nôtre. Celui de Mathieu et Marie, un vieux couple de jeunes (26 et 25 ans) qui s'aiment, se suivent et se cherchent dans le monde depuis neuf ans.

Cet ouvrage, tout comme le fut ce premier grand périple, est un essai, un entretien d'embauche au poste d'écrivain-voyageur. Il est à la fois foutraque et poétique, mordant et naïf, réaliste et impressionniste.

Suivant une ligne spatiale et temporelle parfois décousue, vous y trouverez 35 textes « autonomes ». La plupart sont des billets de blog écrits en voyage, à quatre mains, postés sur notre site web *anarchos-semitas.net* et peu retouchés par la suite. Ils sont dispatchés en trois parties.

La première c'est « Descente de Loire », ou comment descendre le plus long fleuve de France, de la source à l'estuaire, à pied et en kayak, pendant 2 mois et 1000 kilomètres.
La seconde c'est « Grande marche », ou pourquoi marcher et improviser d'un bout à l'autre de la France, de Nantes à Nice, pour 4 mois et 1700 kilomètres.

La troisième et dernière c'est « Au-delà du voyage », c'est le bilan, l'intemporelle, l'après et l'ailleurs.

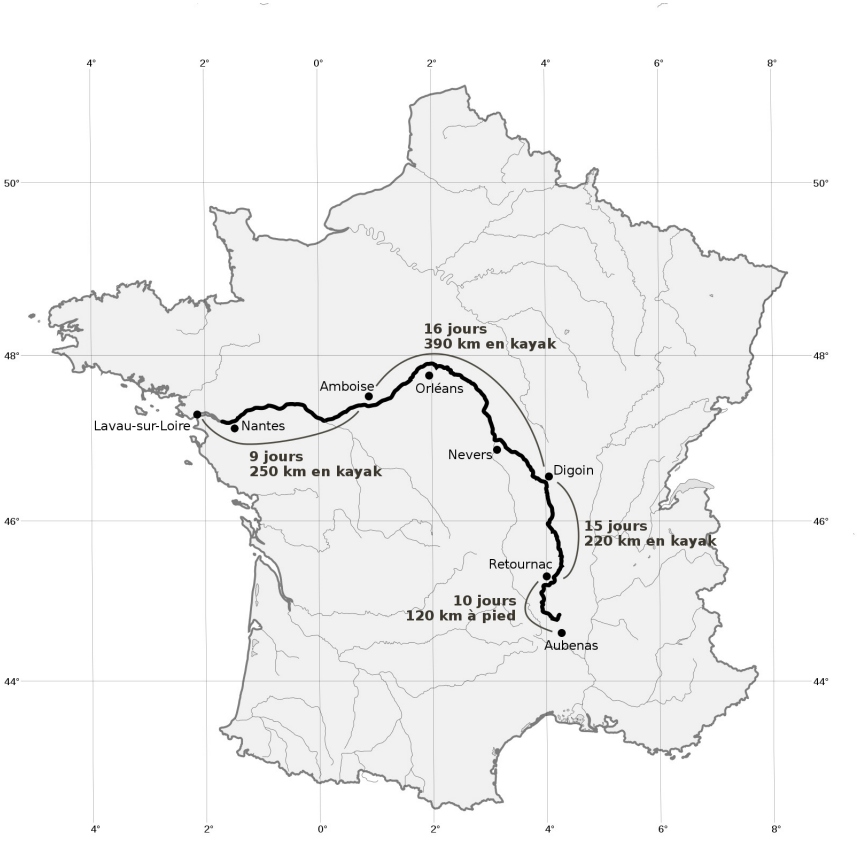
Vous y trouverez également : en milieu d'ouvrage, un cahier de photos ; en annexe, le carnet de route de notre « descente de Loire ».

Nous n'en disons pas plus et vous souhaitons bonne lecture.

Marie et Mathieu

Première partie

Descente de Loire



Traversée de l'Ardèche

Récit d'Aubenas à Retournac ; 2 au 13 avril ; 120 km

Sur le pas d'une porte, une maman qui pleure dans vos bras. Et sur le quai d'une gare, une maman qui vous embrasse tout son soûl. Voilà comment débute un long voyage.

De Nantes à Aubenas, il y a 850 kilomètres de rails et d'asphalte, parcourus en 9 heures un dimanche. De Aubenas à Nantes, il y aura 950 kilomètres de marche et de coups de pagaies, parcourus en près de 8 semaines. À Aubenas, cela débute ce même dimanche – 3 avril – à la sortie d'un bus. Nous attendent alors 150 bons kilomètres de chemins terreux à travers l'Ardèche, destination Retournac où stationne notre kayak, en passant par le mont Gerbier-de-Jonc, la source du beau fleuve Loire, culminant à 1550 mètres d'altitude.

Les premiers pas sont difficiles et notre inexpérience flagrante. Ah ! nous en avions fait des nuits à la belle étoile, des périples en kayak, des bivouacs en veux-tu en voilà, des randonnées en montagne... Mais là, nous ne sommes que deux baudets boiteux civilisés qui traînons des sacs beaucoup trop lourds. Sur le papier, tout paraissait utile. Nous aurions pourtant dû nous demander : « Qu'est-ce qui est essentiel ? », et bazarder le reste. Finalement, nous nous coltinons – durant une semaine et 120 kilomètres – des sacs de, respectivement, 14 kilos pour Marie et 22 pour moi. Ça se porte, ça s'endure, mais ça n'est pas

malin, puisque cette lourdeur provoque des maux bien réels (et dangereux) : fragilisation accrue des chevilles, des genoux et du dos. Au bout de 4 jours, pourtant, nos corps et nos muscles s'y habituent, ne nous rappelant à l'ordre qu'après 2 bonnes heures de marche ou une bonne monté ardéchoise.

Il nous aura fallu ces 4 jours – de rodage et d'apprentissage – pour arriver au mont Gerbier-de-Jonc, le jeudi 7 avril. De Aubenas jusqu'à cette fameuse source, nous n'avons emprunté que (ou presque) des chemins de randonnée (GR, GRP, PR et compagnie), à travers des paysages et panoramas plus que fameux. Malgré les premières douleurs, le froid des nuits en altitude, l'organisation et les habitudes à mettre en branle, le bouleversement induit par ce long voyage..., ces jours auront été un vrai plaisir. Comme léger résumé, imaginez : des champs blancs d'amandiers en fleur ; des chemins poussiéreux dans la pinède ; des longs sentiers romains pavés ; des couchés de soleil sur des panoramas de montagne ; de tous petits villages (dignes d'un JT de Jean-Pierre Pernaut). Tels furent donc les premiers jours ; puis vinrent les 4 suivants.

Ces suivants là ont été notre « descente » [2] : de la source – le « Gerbier » – jusqu'au Puy-en-Velay. Les paysages y sont restés semblables et toujours beaux (grandes forêts, petits villages, sucs ardéchois, pâturages, rivières en devenir), et nos pensées ont allègrement continué à divaguer. Une blessure au genou

2. Notez bien les guillemets ! Hein ? Parce que ça descend et ça remonte aussi sec, sans cesse, foutredieu !

gauche de Marie s'est également affirmée, la faisant grimacer et souffrir, diminuant ses réjouissances et remodelant la semaine à venir. Le matin d'un beau lundi d'avril, préférant la sécurité à un masochisme certain, elle décida de boucler les 25 kilomètres nous séparant du Puy-en-Velay, de manière motorisée (en taxi : *Aïe !* pour le budget). Je finissais alors seul – par 6 heures de marche en plus, et 25 kilomètres au total – cette étape qui aurait dû en être deux, m'autorisant cependant 6 kilomètres de « stop », emmené par un berger itinérant en camionnette aménagée. Cool !

Cette blessure a été certes désagréable, mais très formatrice. Elle nous a appris à écouter nos corps et bien les traiter, à se soutenir et se comprendre mutuellement, à ne plus y voir un échec au voyage mais un nouvel ingrédient. Également, un tel périple doit être, selon nous, une aventure humaine plutôt que physique. Nous tâcherons, alors, de faire fi des remarques d'ordre compétitif de tout un chacun (y compris de nous même). Seul regret : que Marie ait manqué les magnifiques gorges de la Loire. Mais ce n'est que partie remise...

Cette première semaine de traversée ardéchoise aura été un petit voyage en soi : nous remplissant les yeux et la tête ; nous fatiguant et nous endurcissant le corps ; nous apprenant la marche au long cours et le voyage en autonomie. Mais il y a encore du boulot. Chouette ! Elle fut d'excellentes prémices, à travers une Ardèche qui vaut – je vous l'assure – ses larges coups d'yeux. Allez-y ! Nous, nous y retournerons. Pour finir,

nous retiendrons une belle solitude à parcourir l'Ardèche et de froids levers réchauffés : par un bon café, un grand paysage, quelques chouettes paroles échangées et un bonnet sur la goule.

Laissant cette blessure au loin, nous rallions Retournac en train, le mercredi 13 avril, et rangeons nos godillots au fond du kayak, prêts à pagayer.

Rencontres sauvages

10 juillet ; Marie

Voyager sous le statut de « marcheur-bivouaqueur » ouvre des portes, fermées sinon.

Depuis un mois, nous parcourons la campagne française et sa mosaïque de paysages : champs cultivés de blé, maïs, vignes... ; champs au repos, parfois parsemés de bottes de paille ; marais ; étangs ; massifs forestiers et leurs lisières. Cette campagne est le lieu de vie de nombreuses espèces sauvages, qui ne se laissent pas facilement observées, même de loin.

Nos sites de bivouac, souvent à l'écart de l'homme (par exemple, des champs proches de bosquets ou sous-bois), sont des postes avancés pour l'observation de ces « coloca-Terre ». Alors, nous nous attendions à ces rencontres, au moins un peu. Pourtant, chacune d'elles nous a paralysés et émerveillés. Nous nous sentions comme pris en faute, assistant à une scène qui ne nous était pas destinée. L'étonnement passé, nous voulions en voir plus, plus longtemps et, surtout, que ces animaux ne s'enfuient pas trop vite.

Ce fut le cas un soir, entre vignes et forêts, où un festival s'est offert à nous. Trois copains blaireaux sont passés, puis repassés, à 10 mètres devant nos yeux et nos godets de soupe. Puis, ce sont deux biches solitaires et farouches qui sont apparues, sautillant dans un champ de blé voisin. Le bouquet

final, à 30 mètres, fut une famille sanglier (la mère et ses quatre marcassins) gambadant dans ce même champ.

Un autre matin, alors que nous dégustions le café, ce sont deux chevreuils, déboulant d'un chemin forestier, qui ont changé de cap à notre vue. Nombreuses aussi furent les biches – avec ou sans leur progéniture –, flânant dans les champs, qui bondissaient rapidement se sentant observées. L'observation d'oiseaux, un soir au bord d'un étang, nous a permis de contempler deux jeunes cerfs fraîchement boisés, venant peut-être se désaltérer. Un autre de nos campements fut le terrain de jeu de nombreux lièvres et d'un couple de faisans.

Ces rencontres furent les plus marquantes, mais il y en eu bien d'autres : tous ces oiseaux, posés dans un champ ou virevoltant à notre passage ; ces grenouilles, batifolant dans les étangs ou traversant les chemins ; ces criquets ; ces papillons de nuit ou de jour ; ces araignées ; et ces nombreux insectes aux noms inconnus.

Tous font partie de cette faune sauvage que nous essayons d'observer, en impactant le moins possible leurs environnements. Mais – et nous le constatons trop souvent – ceux-ci semblent se dégrader comme fond une glace au soleil.

Sucs ardéchois sous le soleil d'un printemps précoce

Équilibre incertain

Surprenante source de Loire